

Terpstra notes that the consolidation of relief in Florence formed part of Duke Cosimo I's strengthening of his fatherly image and his hold over his state. The duke advocated the search for fraud in Tuscan children's homes, though Terpstra fails to tie this trend to Cosimo's belief that fraud damaged the prince, his treasury, and his state, to see it as foreshadowing the widespread effort to uncover fraud after the war against Siena, or to the duke's insistence that the well-run state was orderly.

A significant strength among several in this soundly researched and well-written work is the connection it makes between the social and economic challenges the two cities faced and the development of networks of children's homes. Terpstra describes, for example, how outlawing the importation of silk led to the decline of that industry in Bologna. The result was some 1,700 new clients for the *Ospedale dei Mendicanti* (and a ripple effect on needy children). It also contributes clear documentation to the theme, proffered by Lorenzo Polizzotto, of *piagnone* (Savonarolan) influence in Florence decades after Savonarola's death. Patronage made a huge difference for abandoned children; those with a powerful advocate could gain admission to the better homes and often entered them with better clothes and, ultimately, better prospects. Terpstra also documents the significant — in some institutions, primary — role played by pious women (ranging in class from Eleonora, the wife of Cosimo I de' Medici, to middling women who contributed to dowries for needy girls) in creating this network of charity for children; although the author does not make this point, women also created a sphere of social activism for themselves that seems to foreshadow their leadership in nineteenth-century reform movements. Finally, Terpstra's rich descriptions of the daily lives in and eventual exits of a boy and of a girl from an orphanage and a conservatory, respectively, provide valuable and nuanced mini-microhistories that bring alive the options, strategies, and material culture of these children and those who would protect them.

Carol M. Bresnahan
The University of Toledo (Ohio)

VANCE, Jonathan F. — *Mourir en héros. Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*. Outremont (Québec), Athéna éditions, 2006, 316 p.

Près d'une décennie après sa parution en anglais, l'étude de Jonathan Vance sur la mémoire de la Grande Guerre au Canada, *Death So Noble*, est enfin traduite sous le titre de *Mourir en héros*. Cet ouvrage effectue une des rares jonctions entre l'étude de la mémoire sociale et celle de l'histoire militaire. À l'aide d'une recherche exhaustive dans des sources hétérogènes — correspondances de soldats, histoires officieuses et officielles, écrits littéraires, spectacles et chansons, images de propagande, polémiques, activités et monuments commémoratifs — Vance analyse la naissance de la mémoire sociale de la Première Guerre mondiale et les formes qu'elle prend jusqu'à la suivante.

Le mythe voulant que le Canada ait accéléré sa maturation identitaire en participant à la Grande Guerre, démontre Jonathan Vance, est le résultat d'un tissage mémoriel complexe entrepris dans le feu même des opérations militaires. Ses relais ont été innombrables parmi les combattants, les autorités politiques, les médias, les veuves ou les mères des disparus, bref, une multitude d'acteurs sociaux.

L'auteur se concentre tour à tour sur des thèmes centraux tels que celui de la « guerre juste »; sur des icônes (par exemple, la figure du Christ dans les batailles des Flandres, le fantassin comme incarnation du Canada); sur des événements fondateurs, notamment la bataille de Vimy et l'armistice du 11 novembre; sur des personnages clés tels que le général Currie et le premier ministre King; sur le rôle des œuvres littéraires pour célébrer le sacrifice des soldats, pour en témoigner ou pour dénoncer la guerre; ainsi que sur la diversité et l'étendue des moyens commémoratifs (édifices, monuments, collections artistiques ou documentaires). Grâce au découpage thématique des chapitres, la variété des aspects du mythe est bien mise en valeur.

Vu du Canada français, puisque c'est à lui qu'il s'adresse aujourd'hui, cet ouvrage soulève une objection fondamentale, celle d'avoir tenté l'analyse d'un mythe « canadien » de la Grande Guerre en ignorant délibérément l'attitude et la mémoire des francophones à son égard. Vance admet que les sociétés canadienne-française et anglaise soient sorties du conflit avec « une conscience plus aiguë de leur identité » respective (p. 19), mais la quasi totalité de ses sources sont des manuscrits et des publications de langue anglaise, y compris celles qui proviennent du Québec. Sous sa plume, les termes « canadien » et « canadien-anglais » deviennent interchangeable (par exemple, aux p. 13 et 15). Aussi ne parvient-il pas à identifier les modalités spécifiques de l'opposition ou de la participation des francophones au conflit. On se rappelle que ces derniers, qui formaient tout de même, à l'époque, environ le tiers de la population du pays, se sont divisés sur l'attitude à prendre. Autant la crise de la conscription que les batailles dans lesquelles s'est illustré le 22^e Régiment en Europe ont été à la source de mythes durables et structurants, en particulier au Québec. Si elle a été marginale, la création d'unités francophones sous l'impulsion d'un Olivar Asselin, par exemple, a été réelle; n'est-elle pas, elle aussi, une expérience canadienne?

L'auteur reconnaît bien qu'il s'est composé, chez les francophones, un « alliage » singulier « de mémoire et d'oubli » (p. 290), mais n'a pas cherché à savoir ni où, ni comment il s'est composé. Il n'a pas non plus tenu compte de l'effet de miroir que les deux sociétés ont exercé l'une sur l'autre en se renvoyant des images de plus en plus déformées par les polémiques sur la participation au conflit. Réduire les interventions anti-conscriptionnistes d'Henri Bourassa à une opposition bruyante mais minoritaire (p. 255, 283 et 290) confirme sûrement le mythe de la « guerre juste » et de son potentiel à renforcer l'identité canadienne mais ne permet pas de comprendre la schizophrénie mémorielle du Canada, ni comment la Grande Guerre, en définitive, n'a fait que l'exacerber. Au total, l'ouvrage reproduit le cloisonnement linguistique de l'historiographie canadienne et des mythes sous-jacents. Il

n'apprendra même pas aux francophones, sinon par son absence, ce que la mémoire canadienne-anglaise a retenu de l'expérience anti-conscriptionniste du Québec; en cela, il reste dans les sentiers battus, et la pertinence de sa traduction devient discutable.

Ma seconde objection a trait à l'usage des termes mémoire et mythe, et à leur fréquente confusion. On comprend que Vance ne veuille pas innover, lorsqu'il explique ces termes dans l'introduction, là où les meilleurs auteurs ont proposé leurs vues. Toutefois, la problématique de la mémoire ne se réduit plus, aujourd'hui, à l'opposition entre mémoire dominante ou civique et mémoire populaire, comme il semble le suggérer (p. 17–18); elle touche plutôt aux rapports entre la mémoire publique, foisonnante mais soumise aux mythes sociaux, et l'histoire, qui est une mémoire construite à l'aide de procédures savantes, sans pour autant échapper aux configurations mythiques. Par ailleurs, si Vance adopte une définition recevable du mythe – un « discours qui transmet [...] le passé d'une manière simple, claire et libre de toute ambiguïté » (p. 17) –, il n'explore pas les interférences entre le mythe et la mémoire, mais tend plutôt à les confondre. Ce penchant le pousse subrepticement à adopter la position imposée par la mythologie canadienne, notamment lorsqu'il parle en termes défavorables de la littérature pacifiste (p. 209–221).

Dans la conclusion, toutefois, il apporte des réflexions judicieuses sur la prégnance des mythes. Même s'il est clairement émis et transmis par les élites de l'époque – personnalités politiques, auteurs, journalistes, religieux, etc. –, le mythe de la Grande Guerre parle du sacrifice de dizaines de milliers de combattants, emprunte des moyens rhétoriques intériorisés par toute la population (le « Noble langage », les rites commémoratifs) et se trouve ainsi partagé par des millions de gens. Il devient alors totalitaire, difficile à contredire et encore plus à dénoncer. « S'ils entendaient être pris au sérieux par leurs contemporains, écrit Vance, les critiques du mythe devaient, pour la forme, avoir de bons mots envers ce à quoi ils s'opposaient » (p. 295). Cette constatation nous ramène au devoir critique de l'historienne ou de l'historien : n'est-il pas d'opposer à la mémoire mythifiée une réfutation obstinée et que peu de gens, souvent, sont disposés à entendre, mais qui est la seule garantie de son indépendance intellectuelle?

Jonathan Vance a ajouté à la bibliographie plusieurs études parues depuis la première publication du livre, certaines en français. La plupart des quelque 80 illustrations servent bien la démonstration et aèrent la lecture, quoiqu'elles ne soient pas toujours très lisibles. Par contre, même si l'auteur nous prévient, à bon droit, qu'il n'a pas voulu récrire l'histoire du conflit, l'absence d'une chronologie et d'une carte synthétisant les événements et les opérations militaires nuit à la compréhension des enjeux. L'excellente qualité de la traduction proposée par Pierre R. Desrosiers mérite d'être soulignée.

Patrice Groulx
Université Laval